Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 14 (1881)

Artikel: Un nouveau commentaire sur l'apocalypse

Autor: Narbel, H.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379277

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN NOUVEAU COMMENTAIRE

SUR L'APOCALYPSE [1]

Nous donnons ci-dessous, sans y rien changer d'essentiel, un travail lu à l'une des dernières séances de la Société vaudoise de théologie. On voudra bien ne pas y chercher une étude complète du sujet telle que la théologie contemporaine la comprend, mais la simple et, nous l'espérons, impartiale analyse d'un livre qui nous a intéressé. Quelques-uns des auditeurs ont eu la bienveillance de supposer que, dans l'état actuel de la question dans nos pays, la publication de ces quelques pages pourrait avoir son utilité, en familiarisant quelques lecteurs avec une méthode d'interprétation assez différente de celle qui a prévalu généralement dans nos cercles religieux, et qui se présente ici sous les auspices d'un théologien dont les tendances positives sont de nature à rassurer les moins hardis.

I

Je n'ignore pas qu'on ne se met point en bon renom en venant parler de l'Apocalypse devant une société de théologie. Et pourtant qu'y faire? Quoi qu'on dise, qu'on s'en réjouisse comme d'un signe des temps ou qu'on le déplore comme un indice de décrépitude intellectuelle et religieuse, la question apocalyptique reste à l'ordre du jour dans nos Eglises, et tout indique qu'elle y restera longtemps encore. Pour nous en tenir aux pays de langue française, nous avons vu paraître successivement dans le cours de ces quinze dernières années les

[1] Grau, *Bibelwerk für die Gemeinde.* (Nouveau Testament, 10e livraison.)

travaux, la plupart volumineux, de MM. de Rougemont[1], Henriquet[2], Godet[3], Rosselet[4], puis la traduction d'Auberlen[5], provoquée peut-être par l'intérêt du public pour ces questions-là. D'un autre côté, par une sorte de revanche assez fréquente en cas pareil, l'école critique, qui se vante d'avoir définitivement résolu la question, et qui, par la bouche de M. Reuss, avertissait charitablement les partisans de la méthode dite historique qu'ils côtoyaient, parfois même suivaient le chemin de Bedlam[6], l'école critique, disons-nous, a vu surgir de son sein un novateur de la critique apocalyptique elle-même. M. Bruston, qui rompait il n'y a pas longtemps quelques lances contre M. le pasteur Henriquet au sujet de son système[7], a défendu, non sans conviction, sa nouvelle interprétation de Nimrod Ben Cousch[8].

Il y a là des indices suffisants que la « question apocalyptique » n'est pas morte, et quand, ce qui d'ailleurs est loin d'être le cas, ceux qu'elle continue à préoccuper se recruteraient exclusivement parmi les âmes simples de nos troupeaux, le devoir des conducteurs spirituels ne serait que plus clairement tracé. Ce devoir n'est-il pas de se mettre mieux en mesure que ne le sont la plupart d'entre eux, d'aller au-devant des préoccupations de ce public, de lui montrer, si cela est possible, le vrai fond de la question? Rothe dit quelque part au sujet de je ne sais quelle question théologique : « Christ sait

[1] *La Révélation de saint Jean*, etc. Neuchâtel 1866.

[2] *L'Apocalypse ou Révélation de Jésus-Christ, brièvement expliquée par l'Ecriture et par l'histoire.* Paris 1873.

[3] *Etudes bibliques. Nouveau Testament.* 3e édit., pag. 285 et suiv.

[4] *L'Apocalypse et l'histoire*, par G.-A. Rosselet. 2 vol. Paris et Neuchâtel 1878.

[5] *Le Prophète Daniel et l'Apocalypse de saint Jean*, par Auberlen, traduit par MM. Félix Bovet et H. de Rougemont. Lausanne 1880.

[6] L'Apocalypse (dans la Bible Reuss), Nouveau Testament, 4e partie, pag. 40.

[7] Dans le *Christianisme au XIXe siècle*, à propos de la brochure de M. Henriquet : « L'Apocalypse et Rome papale, ou la papauté jugée par Jésus-Christ. » Paris 1877.

[8] Voyez l'analyse qu'a donnée de cette brochure M. Stapfer dans la *Revue de théologie et de philosophie* de 1880, pag. 297 et suiv.

fort bien derrière quoi il y a quelque chose et derrière quoi il n'y a rien ; » parole d'une justesse incontestable en soi, mais qui ne devient piquante qu'en tombant à propos. Nous opposerions volontiers au mot de l'éminent penseur cet autre mot d'un homme encore plus illustre, que Grau cite dans son livre : « Tout le monde, dit Gœthe, en parlant de l'Apocalypse, sent qu'il y a là *quelque chose*, seulement sans pouvoir dire au juste ce que c'est. » (Ein Jeder fühlt, dass noch etwas drin steckt, und weiss nur nicht was.)

En tout cas, si l'on peut, d'une manière générale, se tenir pour excusable de venir parler ici de l'Apocalypse, le caractère du livre dont je vais essayer de donner une analyse succincte, fournira même, si je ne me trompe, quelque chose de mieux qu'une simple excuse. Le commentaire de Grau, en effet, est le fruit d'une hypothèse des plus originales. Il représente la tentative la plus puissante à nous connue d'opérer, non pas certes la conciliation, mais la synthèse entre les deux théories extrêmes qui ont prévalu dans l'interprétation de l'Apocalypse. Il défend l'inspiration du livre, il veut en faire pour l'Eglise un flambeau destiné à éclairer son avenir, tout en accordant à l'école critique un point qui a toujours paru à celle-ci devoir entraîner une conclusion toute différente. Il accepte en effet de voir la clef du livre dans l'interprétation : César Néron ; mais avec cela Grau n'entend pas le moins du monde faire à la critique une concession ; c'est au contraire une arme qu'il pense lui arracher.

Ce point de vue, il est vrai, n'est pas absolument nouveau. Déjà défendu, ou du moins indiqué par M. E. de Pressensé [1], nous l'avons vu, il n'y a pas longtemps, soutenu par M. le pasteur Gindraux, dans un travail sur « l'Antéchrist » de Renan, publié ici même [2]. Seulement, avec l'ouvrage qui nous occupe, nous ne nous trouvons pas en présence d'un de ces simples essais de conciliation qui peuvent se présenter plus ou moins d'instinct à l'esprit de tout homme intelligent, animé du désir

[1] *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne.* Tome II, page 315 et suiv.

[2] *Revue de théologie* 1877, pag. 504 et suiv.

à la fois de sauvegarder l'inspiration des Ecritures et de s'incliner devant les arrêts de la critique qui lui paraissent définitifs. Ici nous avons affaire à tout autre chose ; nous avons devant nous tout un système, une de ces constructions élégantes, un peu compliquées et capricieuses, solides pourtant, comme la théologie en doit déjà plus d'une à l'homme dont il sera peut-être bon d'esquisser d'abord en peu de mots la physionomie spirituelle.

Le professeur Grau, de Kœnigsberg, l'un des deux rédacteurs principaux, avec Zöckler, de la revue apologétique le *Beweis des Glaubens*, est un des représentants les plus distingués de l'orthodoxie luthérienne, qui s'allie chez lui avec une assez grande liberté d'allures scientifiques, une certaine fantaisie grandiose et une magnifique aptitude à comprendre l'art comme la nature, la civilisation et ses problèmes aussi bien que les grandes données bibliques. C'est une des natures de théologiens les plus sympathiques de notre temps.

Hilgenfeld, qui l'appelle un peu ironiquement un nouveau mage du Nord, reproduit comme suit[1], en partie d'après les propres paroles de Grau[2], sa conception du Canon du Nouveau Testament, qu'il y a peut-être quelque avantage à indiquer ici, en vue du sujet qui va nous occuper :

« On peut, dit-il, appliquer à l'Ecriture la parole favorite de Hamann : « Tout est à la fois divin et humain. » Il faut seulement prendre tout à fait au sérieux l'idée d'un organisme vivant formé par les Ecritures. La science croyante, en combattant pour le sanctuaire, s'est trop souvent bornée à défendre telle ou telle portion isolée. Il faut saisir le courant de vie lui-même, il faut pénétrer dans ses lois intimes la force qui pousse la terre, suivant la parabole du Seigneur, à produire successivement l'herbe, puis l'épi, puis enfin le froment tout formé dans l'épi. Nous voyons l'herbe naître dans le premier stage des écrits du Nouveau Testament, dans les trois premiers évangiles, celui de Marc surtout, puis dans les Actes des apôtres.

[1] *Einleitung in das Neue Testament*, pag. 208, 209.

[2] Dans son ouvrage *Die Entwickelungsgeschichte des neutestamentlichen Schriftthums in drei Büchern*. 2 vol. Gütersloh 1871, 1872.

On voit l'épi grandir dans les épîtres pauliniennes et catholiques, enfin le froment même, mûr dans l'épi, ce sont les livres de la troisième période, qu'on peut appeler prophétiques, l'épître aux Hébreux, l'Apocalypse, l'évangile selon saint Jean. »

On voit la place que Grau assigne à l'Apocalypse. C'est une place d'honneur. Aussi, avant de tenter à son tour l'interprétation de ce livre, s'en est-il déjà plus d'une fois occupé d'une manière ou d'une autre. Sous ce titre : *Das Mœrchen und die Offenbarung Johannis* [1], il a donné dans le *Beweis des Glaubens* ce qu'on pourrait appeler une fantaisie théologique, pleine à la fois de grâce enfantine et de profondeur. Plusieurs des vues essentielles que nous rencontrerons dans notre analyse figurent déjà dans son livre sur « les origines et le but du développement de nos civilisations[2], » et là déjà c'est à l'Apocalypse qu'il les fait remonter. Aussi le commentaire populaire sur le livre par lequel se clôture le *Bibelwerk* [3], entrepris avec la collaboration d'un certain nombre de théologiens, porte-t-il la marque d'un travail des plus approfondis. C'est une œuvre d'un seul jet, un vrai système. Si la richesse des informations et la vigueur de la pensée se dissimulent à première vue sous la limpidité de la forme, on les sent bientôt dans l'ordonnance serrée du livre, où toutes les objections semblent avoir été prévues et où la marche intime du drame apocalyptique se déroule avec une sorte d'irrésistible clarté.

Mais avant de passer à l'analyse même du livre, on nous saura peut-être gré de débuter par une citation de nature à nous faire connaître à la fois la tournure d'esprit de l'auteur, sa manière, et quelques-unes des pensées dont nous trouverons plus loin le développement.

« C'est, si je ne me trompe, ainsi commence l'introduction, le pieux boulanger wurtembergeois Burger qui a émis cette pensée : « Beaucoup de chrétiens demeurent arrêtés à la crèche du

[1] *Beweis des Glaubens*, 1880, pag. 14 et suiv.

[2] *Ursprünge und Ziele unserer Kulturentwickelung*. Gütersloh 1875.

[3] *Bibelwerk für die Gemeinde, in Verbindung mit mehreren evangelischen Theologen*, bearbeitet und herausgegeben von R. T. Grau. Bielefeld et Leipsig, dix livraisons en 2 vol. 1876-1880.

» Sauveur, sans aller plus loin ; d'autres l'accompagnent jusque » dans les voyages qui marquent son activité prophétique ; quel- » ques-uns restent au pied de la croix ; d'autres encore suivent » de leurs yeux le Ressuscité monté au ciel ; le nombre est petit » de ceux qui vivent dans l'attente de son retour. » Il avait raison. Nous pouvons dire, nous : L'Eglise de Rome demeure arrêtée auprès de la crèche de l'enfant Jésus, donnant à la mère qui l'a enfanté la gloire qui n'appartient qu'à Lui. Le rationalisme ne considère que le prophète. La piété morave ne veut rien voir au delà des plaies du Crucifié. Rendre à Christ crucifié, ressuscité, assis à la droite de Dieu, le plein honneur qui lui est dû a été le mérite des Pères de la Réforme ; mais ces derniers ont été empêchés de goûter et de faire sentir les bénédictions attachées à la foi en son retour par les écarts des enthousiastes et des fanatiques de leur temps. C'est ainsi que s'exprimait le professeur Hofmann en 1874.

» L'apôtre Paul lui-même, continue Grau, l'apôtre Paul dont l'âme avait saisi avec une si vive espérance le retour de Jésus-Christ, s'est vu contraint, dans une de ses premières épîtres, de mettre en garde une Eglise contre les séductions de ceux qui enseignaient que le jour du Seigneur était proche. (2 Thes. II, 2.) C'est ainsi que l'Eglise luthérienne s'est trouvée dans le cas de protester (dans la confession d'Augsbourg) contre les erreurs des Anabaptistes et leurs espérances charnelles d'un règne imminent de Jésus-Christ, aussi énergiquement que contre les usurpations temporelles du pape et de l'Eglise romaine. Toutefois, un trait essentiel de ce temps, c'est que tous ces partis entendaient être chrétiens, quand même les uns en appelaient surtout à l'Eglise et à sa tradition, les autres à l'Esprit de Christ parlant par la bouche de leurs prophètes, nos pères enfin à l'immuable Parole de Dieu. Si eux, si nos pères vivaient dans un temps où les fanatiques de Münster et les paysans révoltés tenaient à se donner pour chrétiens, nous vivons, nous, dans une autre époque, qui fait penser plutôt à celle où des moqueurs diront : Où est la promesse de son avènement ? Depuis que nos pères sont morts toutes choses demeurent comme au commencement de la création. (2 Pier. III, 4.)

» Chez la grande majorité des promoteurs et des propagateurs de la science et de la civilisation modernes domine l'opposition au christianisme et à toute religion en général. Ils se vantent que le règne du christianisme va se rétrécissant de jour en jour comme le territoire des Indiens de l'Amérique, et que Dieu lui-même est en retraite devant l'invasion conquérante de la science. Nous vivons dans un temps où se prépare une apostasie en masse, où s'associent tous les éléments populaires qui aspirent à en finir non seulement avec le christianisme, mais avec les appuis que ce dernier rencontre dans la sphère naturelle, notamment la famille et l'Etat. D'autres époques sans doute ont vu des tentatives isolées, frayant les voies à un semblable bouleversement. Il était réservé à la nôtre d'assister à leur élaboration sur une grande échelle. A cet égard, le XIXe siècle marque une ère nouvelle. Tous les peuples se mêlent. Les barrières qu'opposaient à ce mélange universel les montagnes ou les mers tombent l'une après l'autre. Les peuples de la terre en viennent à former une seule famille, à un degré que nos devanciers n'auraient jamais soupçonné.

» L'ère où nous sommes peut être appelée aussi celle de la mission universelle. Bientôt il ne restera pas un point de la terre où l'Evangile n'ait été porté. Nous entrevoyons déjà l'aurore du jour où la plénitude des païens sera entrée dans l'Eglise, car — et c'est là un point tout aussi essentiel à relever — ces transformations s'accomplissent avec une rapidité merveilleuse et, autant qu'on en peut juger, croissante. On a vu naguère un grand peuple païen s'approprier pour ainsi dire d'un seul coup toute la civilisation chrétienne. Des résultats pour lesquels il fallait au siècle passé une lutte de sept ans s'obtiennent en ce siècle-ci en une guerre de sept jours. Bientôt la terre se trouvera partagée entre un nombre relativement peu considérable de nations dominantes.

» Peut-être le premier résultat de tout cela sera-t-il de fortifier encore une fois les grandes individualités nationales et les éléments moraux qui les constituent. Il pourra en résulter un arrêt momentané de la puissance dissolvante qui fraye les voies à l'Antichrist en préparant tous les peuples à ne former

qu'une monarchie [1]. C'est là, comme dit saint Paul, « ce qui » retient. » (2 Thes. II, 6.) Une preuve que la fin n'est pas absolument imminente, c'est que l'ère actuelle est celle des grandes guerres nationales, du militarisme sous lequel les peuples gémissent, au lieu que la devise des temps de la fin sera plutôt : « paix et prospérité. » (1 Thes. V, 3 ; Math. XXIV, 6.)

» Il n'est pas moins vrai que les « signes des temps » nous font entrevoir le commencement de la fin. (Math. XXIV, 8.) Parallèlement aux progrès des missions, qui mettent obstacle à ceux de l'antichristianisme, marche la tentative de l'humanité sans Dieu d'abaisser toutes les barrières, toutes les différences nationales, au moyen du développement des intérêts matériels et des relations universelles. Le monde se transforme en un grand royaume de paix terrestre, en un paradis d'en deçà, mûr pour la domination de l'Antichrist. A la propagation de l'Evangile dans les pays lointains correspond la propagande hostile et croissante au sein des peuples christianisés. A mesure que le champ du monde s'ouvre à la semence qui doit le couvrir tout entier, nous voyons toujours plus distinctement l'apparition de l'ivraie qui, elle aussi, commence à lever.

» Et pour borner nos regards au moment présent, nous pouvons dire que ce qui remplit notre époque, c'est le combat de deux puissances, dont l'une porte distinctement le sceau du pouvoir antichrétien, et dont l'autre est toujours exposée à la tentation de se mettre à son service. En dépit de la blessure mortelle que lui a faite la Réforme, le papisme a recouvré un certain regain de puissance et il a d'autre part solennellement proclamé son incapacité de se réformer en promulguant le dogme de l'infaillibilité. Le combat engagé par l'Etat contre

[1] Malgré la critique du militarisme qui va venir, on trouvera peut-être une certaine parenté entre les vues émises ici et la justification de la guerre tentée récemment avec un certain éclat par un militaire illustre. On sait qu'une autre conception chrétienne voit au contraire dans l'abaissement des barrières nationales un fruit du christianisme. Les personnes que ce rapprochement intéresseraient peuvent consulter entre autres là-dessus la préface mise par M. Rosseeuw Saint-Hilaire à la traduction de l'ouvrage du quaker Jonathan Dymond, parue sous ce titre : *la Guerre au point de vue du christianisme et du bon sens*. Paris 1876.

Rome a eu d'abord pour but de garantir le bon droit qu'il tient de Dieu, ainsi que la liberté des citoyens. Mais il n'y a pas à le dissimuler, le développement de la culture moderne pousse toujours plus l'Etat à se faire le bras et l'épée de l'incrédulité, et, en dernière analyse, du paganisme moderne. Dans les pays où domine le romanisme, l'Etat oscille toujours plus entre ces deux extrêmes : asservissement au papisme ou complète irréligion. Quand le jour sera venu où le papisme succombera dans sa lutte contre l'Etat omnipotent et se déclarant lui aussi infaillible, — et qui pourrait douter qu'une puissance religieuse qui s'est, comme Rome, servie de l'épée, ne périsse aussi par l'épée? — on verra se produire dans l'enceinte de la chrétienté romaine l'effroyable défection que les pompes du catholicisme et l'attrait extérieur qu'il exerce sur les masses dissimulent encore.

» Pour nous, fils de la Réforme, qui n'avons pas à notre disposition une forte hiérarchie se posant encore aujourd'hui en maîtresse, saurions-nous garder l'espérance de voir l'Etat, comme aux jours du XVIe siècle, couvrir de sa protection la vraie Eglise de la parole et des sacrements? Ces temps patriarcaux où le chef d'un pays vivait dans la foi en communion de son peuple, comme d'une grande famille, sont passés et passés pour toujours. Le plus pieux des monarques ne pourrait ici pas plus faire ce qu'il voudrait que le roi Darius quand il tentait de délivrer Daniel. Si, déjà au dix-huitième siècle, un Hamann pouvait résumer tout le droit ecclésiastique luthérien dans cette formule : « L'Eglise est tout juste supportée par » l'Etat, » que dirons-nous de nos jours? N'avons-nous pas vu, dans la première moitié du XIXe siècle, un gouvernement tenter l'essai de fonder, au moyen de deux Eglises, une troisième Eglise nouvelle, et dans la seconde moitié de ce même siècle, il s'est trouvé un Etat acceptant comme allant sans dire que l'Eglise évangélique se laisserait dicter par le gouvernement sa formule de bénédiction religieuse, pendant que, d'autre part, il restait entendu aussi que catholiques et juifs conserveraient librement leurs usages! Qui voudrait encore asseoir sa confiance dans une Eglise d'Etat a pu voir qu'il devait se résou-

dre à se laisser dicter par l'Etat moderne sa profession de foi.

» Il s'agit pour nous de prendre toujours plus au sérieux l'article du symbole : Je crois la sainte Eglise universelle. Si une telle foi ne permet pas de tourner les regards vers Rome, elle n'appelle pas davantage à les diriger vers les antichambres d'un palais princier ou d'un parlement. Si l'œil de notre foi est simple, il ne regardera qu'à ce qui est en haut, vers Celui qui seul est infaillible et tout-puissant, puisque Lui seul a pu dire en vérité : « Toute puissance m'est donnée au ciel et sur la terre. »

» Et si, ajoute enfin l'auteur, tout doit tourner nos regards vers Celui qui est assis à la droite de Dieu, d'où Il reviendra au jour du jugement, tout nous appelle aussi à l'étude sérieuse du livre qui parle de ce retour. » (*Bibelwerk* II, pag. 827 et suiv.)

Le langage qu'on vient d'entendre n'est pas celui d'un adorateur du moyen âge, d'un fanatique, ou d'un plat adorateur de l'Etat moderne. Il y a dans la page ci-dessus assez de nobles accents; nous trouverons dans l'analyse que nous allons maintenant entreprendre assez de belles et grandes pensées pour nous faire passer par-dessus telle autre dont je ne garantis pas qu'elle ne paraisse étrange à plus d'un lecteur. Entrons sans plus tarder dans cette analyse, qui sera d'ailleurs à peu près partout strictement objective.

II

Un mot d'abord des idées de Grau au sujet de l'auteur, du temps de la composition et du but même de l'Apocalypse.

L'auteur relève avec sévérité la négation de l'origine apostolique de l'Apocalypse, pour autant que cette négation procède du rationalisme ou d'un faux spiritualisme, comme c'est le cas de l'école semignostique d'Alexandrie ou d'une « certaine théologie de conciliation » de nos jours. Rien dans le caractère de cet ouvrage n'autorise à le rejeter à ce point de vue, et à ceux qui seraient tentés de se scandaliser de sa forme, notre auteur rappelle ce trait de la sagesse pédagogique de Dieu, qui a voulu inaugurer et clôturer par des visions l'organisme des révéla-

tions aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament (les songes de Joseph et les visions de Daniel et de Zacharie ; les songes des récits de l'enfance de Jésus et les visions de l'Apocalypse). Il applique à cette forme de la révélation, à la fois humble et mystérieuse, la parole de saint Paul : « Les membres que nous estimons les moins honorables sont ceux que nous entourons d'un plus grand honneur. » (1 Cor. XII, 23.)

Quant à la personne de l'auteur, il expose les motifs qui plaident en faveur de l'identification de l'apôtre Jean et de l'auteur de l'Apocalypse, et il reconnaît que les arguments tirés de la tradition, aussi bien que ceux qui font valoir l'unité du type doctrinal, sont très forts. Cependant il ne peut se soustraire aux raisons tout internes qui poussent à faire de l'auteur de l'Apocalypse une individualité à part. Il est porté à voir en lui un disciple, un fils spirituel de l'apôtre Jean, qu'ensuite de la similitude des noms, comme aussi à cause d'analogies plus profondes dans leur caractère spirituel, la tradition de l'Eglise primitive aurait identifié avec lui.

Quant à l'époque de la composition, l'auteur la place, sans préciser autrement, sous l'un des trois empereurs Galba, Othon ou Vitellius.

Il reste un dernier mot à dire sur le *but* précis que Grau assigne à l'Apocalypse.

Le temps où a été écrit le Nouveau Testament a été par excellence l'heure prophétique de l'humanité. Les auteurs païens eux-mêmes qui ont interprété leur époque, un Tacite, un Suétone, ont été prophètes à leur manière. Les physionomies des empereurs romains qu'ils ont esquissées ont résumé en elles les traits du futur maître du monde qui épuisera en sa personne le génie du présent siècle. La parole : « Vous serez comme des dieux, » le principe de la divinisation de la nature humaine, a trouvé dans cette époque prédestinée de l'histoire son éclatante réalisation. Chacun des Césars pouvait en un sens être appelé le second Adam de l'humanité naturelle, qui semblait avoir remis ses destinées aux mains d'un seul homme.

L'antithèse est frappante entre ces maîtres du monde, immolant tout à un pouvoir qui ne connaissait plus de bornes, un

Caligula, désirant que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour en finir d'un seul coup ; un Néron, formant le vœu de voir le monde périr sous ses yeux dans les flammes, et le véritable second Adam, venu pour dominer le monde par la puissance de l'amour, né « non pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour la rançon de plusieurs, » révélant à l'univers le secret d'une domination qui forme un contraste absolu avec le rêve d'une humanité ivre d'elle-même, et dressant en face du trône orgueilleux de César la croix de Golgotha.

Eh bien, c'est ce contraste que les écrivains du Nouveau Testament, le nôtre en particulier, ont contemplé de la hauteur spirituelle d'où ils dominaient cette époque unique.

Ils ont vu l'humanité naturelle et corrompue enfanter son second Adam, l'homme privé de l'esprit de Dieu, la Bête. L'orgueilleuse cité qui, pendant un temps, à la faveur de l'idée du droit qu'elle représente, a protégé les chrétiens, comme on le voit, par exemple, dans le livre des Actes, a maintenant donné sa vraie mesure en répandant leur sang. Rome est devenue Babylone, tout comme Jérusalem a mérité de porter le nom mystique de Sodome et de l'Egypte. Tout est mûr pour le jugement qui mettra le sceptre du monde aux seules mains dignes de le porter, et qui, en anéantissant la puissance bestiale de l'Antichrist, donnera toute gloire et tout pouvoir au véritable Fils de l'homme. Comme le disent les fortes voix qui se font entendre dans le ciel au moment de la septième trompette, le royaume du monde est remis à notre Seigneur et à son Christ et il régnera aux siècles des siècles.

Telle est la pensée, au fond très limpide, au développement de laquelle l'Apocalypse nous fait assister. Cette vue si simple, nous dit notre auteur, n'a rien de commun avec l'arbitraire qui voit dans l'Apocalypse un résumé de l'histoire de l'Eglise, fausse idée qui avait indisposé Luther contre ce livre, et qui a entraîné les interprètes dans un dédale de confusions et de calculs chronologiques pleins de chimères. Autant d'erreurs dont se sont affranchis, poursuit Grau, ceux qui ont reconnu que l'Apocalypse ne sait rien de tout cela, et que dans sa vraie pauvreté spirituelle apostolique elle ne veut « savoir qu'une

chose » : la fin, ou le retour de Christ glorifié, qui est le même que Christ crucifié. C'est là, on le sait assez, le propre contenu des discours eschatologiques de Jésus lui-même.

En d'autres termes, comme l'Eglise l'a toujours senti d'instinct, dans les grandes crises où l'Apocalypse lui est devenue particulièrement chère, le caractère de ce livre est essentiellement pratique. Ce qu'il vise, ce sont les temps de la fin, ce qu'il veut faire, c'est d'y préparer les croyants.

Quant à l'organisme de l'Apocalypse, l'idée en est dominée par celle que nous venons d'énoncer. A l'exemple des prophètes de l'Ancien Testament, Jean contemple et dépeint cette fin non pas dans une vision unique, mais dans une série de visions distinctes, présentant toutes la même idée, mais chacune avec un développement différent, de manière à en épuiser toute la richesse. L'Apocalypse, dit Grau, offre, au lieu d'un mouvement en ligne droite, un mouvement circulaire, planétaire. Toutes les visions ont, comme autant de cercles concentriques, un centre commun dans cette pensée : Le Seigneur est proche. On retrouve un fait analogue dans les prophéties de Daniel, avec cette différence qu'ici le lien organique entre les différentes scènes est bien plus intime et que pour ainsi dire chacune naît de celle qui a précédé.

Voici en quels termes l'auteur lui-même résume le plan général de l'Apocalypse ?

« Après une courte introduction, le livre s'ouvre par la vision des sept épîtres, qui, à l'aide de traits empruntés aux Eglises des premiers temps, dépeignent les dispositions diverses dans lesquelles l'Eglise, à toutes les époques, mais surtout l'Eglise des derniers jours, attendra la venue du Seigneur. (I, 9 à III, 22.) La seconde partie du livre, chap. IV à la fin, se compose de quatre grandes scènes ou quatre cycles de visions. Dans le premier, les sept sceaux (IV, 1 à VIII, 1), le voyant suit à grands pas la marche de l'histoire de ce monde jusqu'à son terme et en dévoile le sens intime. Un second cycle, les sept trompettes (VIII, 2 à XI, 19), retrace les derniers jugements qui prépareront la fin. Une troisième série de visions (XII, 1 à XIV, 20) nous fait connaître les grandes puissances ennemies qui

livreront le dernier combat. Enfin les sept coupes (XV, 1 à XX, 15) dépeignent l'issue de ce combat. Le livre se termine par une dernière vision qui nous révèle le commencement du monde nouveau et glorieux où nous introduit la fin du siècle présent. »

Pour abréger, nous ne suivrons pas l'auteur dans les explications, très riches d'ailleurs d'expérience biblique, qu'il nous donne des épîtres aux sept Eglises. Il insiste sur le fait que nous n'avons pas là des créations de fantaisie, mais bien des Eglises historiques, les fruits de l'activité apostolique de saint Paul. Ces épîtres représentent fidèlement les différentes formes que la piété avait prises dans les communautés sorties du paganisme aux environs de l'an 70. Ce dernier fait, pour le dire en passant, suffirait pour faire tomber le reproche de judéo-christianisme souvent adressé à l'Apocalypse. L'Eglise à laquelle ce livre s'adresse est et demeurera jusqu'au bout une Eglise de païens convertis. Dès lors nous n'avons pas, comme on l'a souvent prétendu, à chercher dans chacune de ces congrégations le type d'une période du développement ecclésiastique postérieur. Chaque épître se rapporte aux Eglises de tous les temps pour autant que celles-ci reproduisent les traits de l'une ou de l'autre des communautés types auxquelles s'adresse ici le Seigneur. Telle est, ajoute Grau, la vraie signification et le but important de ces lettres. Il s'agit de préparer le sol spirituel sur lequel tombera la semence de la parole prophétique. La prophétie biblique se distingue en ceci de toutes ses contrefaçons, païennes ou autres, qu'elle est tout entière au service de la foi. Elle n'a rien à faire avec les choses extérieures, le simple intérêt scientifique et moins encore la curiosité. Ce n'est pas à dire, au reste, que les derniers temps ne puissent voir dans les combinaisons ecclésiastiques que l'avenir nous réserve la reproduction de ces sept physionomies distinctes que les sept épîtres nous retracent.

III

Dans l'intention d'abréger le plus possible une analyse qui, malgré tout mon désir, risque de s'étendre, je m'en tiens à ce

qui forme généralement la matière débattue entre les interprètes, et je laisse de côté le reste, ainsi le tableau qui ouvre la seconde partie, la partie proprement prophétique du livre, Dieu et l'Agneau sur son trône et l'ouverture du livre fermé de sept sceaux. Supposant cet organisme suffisamment connu, j'en viens immédiatement à l'ouverture des sceaux.

Après avoir contemplé dans cette première vision (IV, 1 à V, 14) la gloire du Dieu tout-puissant, maître du monde, et celle de l'Agneau sauveur, le voyant suit, esquissée à grands traits, dans la vision subséquente (VI, 1 à VIII, 1), l'histoire du monde qui doit être comme le développement du mystère du salut (ouverture successive du livre scellé). L'ouverture de ces sept sceaux forme comme la grande semaine qui s'étend de la première à la seconde apparition de Christ.

Le héros monté sur le cheval blanc n'est autre que le triomphateur du chap. XIX, 11 et suiv. Ce dernier est le Christ de la parousie. Ici, c'est Christ qui a achevé son œuvre de rédemption et qui se prépare à vaincre le monde par la parole pénétrante de l'Evangile symbolisée par un arc.

Les trois cavaliers qui suivent (deuxième, troisième et quatrième sceaux (VI, 3-8) sont, non pas des égaux ou des rivaux du premier, mais, comme tout l'indique dans le texte, des puissances impersonnelles qui lui sont subordonnées : la guerre, la famine, la mortalité, cette triade qui apparaît souvent dans les prophètes de l'Ancien Testament, notamment dans Ezéchiel. Ce sont les exécuteurs des jugements qui accompagnent et, à certains égards, favorisent la prédication de l'Evangile. Ils ont pour mission de frapper et non de détruire, ce qui résulte suffisamment du fait qu'une mesure est assignée à chacun d'eux dans l'exécution de son œuvre.

L'ouverture du cinquième sceau (VI, 9-11) nous transporte dans une scène fort différente de la précédente. Ce sont les âmes des martyrs qui appellent la vengeance sur leurs persécuteurs de la terre. Elles reçoivent, à défaut de leurs corps glorifiés, des robes blanches et sont introduites dans un état de saint repos où elles passeront le temps qui va s'écouler

encore jusqu'à ce que le nombre des confesseurs de l'Evangile ait été rempli. Ce dernier trait nous transporte à l'approche de la fin, sans nous donner d'indication précise sur la longueur de la période qui nous en sépare. Il est évident toutefois qu'à l'ère du martyre des premiers temps en succédera une nouvelle dans l'avenir. Le sens de toute cette vision revient exactement à celui du grand discours eschatologique de Jésus-Christ. (Math. XXIV.) Les chrétiens ne doivent pas se laisser ébranler par le spectacle des guerres, des famines et des pestes, comme si la fin était là. Il faut d'abord que l'Evangile soit prêché à toute créature, et alors viendra la fin.

C'est la fin qui nous est dépeinte dans le grand ébranlement provoqué par l'ouverture du sixième sceau (chap. VI, 12-17), qui nous conduit jusqu'au terme de l'histoire du monde présent. Le septième, dès lors, devrait, pour compléter la révélation, nous faire connaître le mystère du monde à venir. Pourquoi la vision ne se conclut-elle pas? C'est qu'ici se posent de nouvelles questions. Les martyrs du sixième sceau ont dirigé nos regards vers une longue période de travail et de luttes. On se demande en particulier ce que va devenir l'Eglise de Dieu quand les derniers temps seront venus. C'est à cette question que répond la vision intermédiaire qui remplit le chap. VII.

Cette vision nous transporte à l'entrée de la grande tempête que marque le sixième sceau. Les anges qui retiennent les quatre vents de la terre (VII, 1) annoncent une crise imminente. C'est le crépuscule de l'histoire, c'est l'entrée de la nuit dont parle la parabole des dix vierges. A ce moment s'est accomplie la grande prophétie de l'Ancien et du Nouveau Testament; Israël s'est converti. Il est revenu à sa destination, celle de peuple sacerdotal appelé à couronner l'histoire. Au nombre symbolique de 7000 qui, sous Elie, désignait le résidu fidèle, correspond le nombre parfaitement plein de 144 000, 12 000 par tribu. Quelques irrégularités apparentes, l'absence de la tribu de Dan, l'existence d'une tribu de Joseph à côté de celle de Manassé, montrent que nous sommes dans le domaine

de la liberté, où l'accomplissement plein de l'œuvre de Dieu n'empêche pas la perdition volontaire de l'individu, ni en général le libre jeu de son activité.

Une autre vision (VII, 9-17) nous fait connaître les fruits de la prédication de l'Evangile, le résultat de la marche conquérante du premier des quatre cavaliers, durant la période qui touche maintenant à son terme. Telle est la double réponse donnée par l'esprit de Dieu à la double question que pose la précédente vision. Enfin l'ouverture du septième sceau qui, comme nous l'avons dit, doit nous amener jusqu'à l'avènement du monde futur, correspond à un silence d'une demi-heure, dans le ciel, temps de repos et de sabbat dont le tableau nous sera offert au chap. XXI.

Mais les visions du livre fermé de sept sceaux ont à leur tour soulevé de nouveaux problèmes, notamment sur l'état du règne de Dieu dans les temps qui précéderont la glorification de l'Eglise et le jugement du monde. Et c'est à les résoudre en partie que vont servir les visions d'un nouveau cycle (VIII, 2 à XI, 19), celui des sept trompettes.

L'instrument qui convoquait l'Israël de l'Ancien Testament au combat ou au jugement joue ici un rôle analogue. (1 Cor. XV, 52; 1 Thes. IV, 16.) Les sons rapides de la trompette annoncent les événements qui vont préluder immédiatement au jugement. Si les sept sceaux nous ont rappelé la parole de Jésus : « Il faut que ces choses arrivent, mais ce ne sera pas encore la fin, » les sept trompettes nous montrent au contraire comment Dieu va préparer le monde à la crise définitive.

Ce sont (VIII, 3-6) les prières des saints qui amènent ce dénouement.

Les quatre premières trompettes (VIII, 7-12) reproduisent les maux qu'ont amené les quatre premiers sceaux, mais avec une sensible aggravation. La terre, la mer, avec ce qu'elle contient, les fleuves, les astres même sont frappés. Les fléaux qui, dans les sept sceaux, aidaient à la propagation de l'Evangile atteignent ici des proportions inouïes et attestent la prochaine dissolution de l'univers visible.

Entre la quatrième et la cinquième trompette, un aigle an-

nonce les trois malheurs qui restent à venir ; nouveau signe de l'imminence du jugement et réminiscence de la parole : « Là où est le corps mort, là s'assembleront les aigles. » (Math. XXIV, 28.)

La cinquième trompette amène la plaie des sauterelles, où l'auteur n'a pas voulu nous donner une description en quelque sorte plastique d'un fléau matériel, mais rendre l'impression morale qu'il produit, impression analogue à celle que cause une invasion de sauterelles, avec les aggravations qui figurent dans la vision. (IX, 1-11.) Il s'agit sans doute d'une sorte d'invasion épidémique de puissances diaboliques, source de maux indicibles pour ceux qu'elle atteint, fatale aux âmes qui n'ont pas le sceau de Dieu. Les autres que paraissent avoir atteint les quatre premières plaies sont maintenant en dehors du cercle des jugements. Quiconque n'a pas succombé comme martyr a trouvé un refuge en dehors du champ sur lequel vont se succéder les jugements divins.

Le deuxième *malheur* (IX, 13 et suiv.) déchaîne sur le monde une armée d'un caractère tout spécial, dont le trait est de nuire par des moyens différents de ceux qu'emploient d'ordinaire les armées humaines (la bouche et la queue des chevaux). Elle vient de l'Euphrate, c'est-à-dire du côté d'où sont toujours arrivés les fléaux de Dieu, soit dans l'histoire (Chaldéens, Huns, Mongols), soit dans la nature (pestes etc.). Le caractère extraordinaire de cette invasion, le nombre prodigieux de l'armée dont la forme redoublée (deux myriades de myriades) fait ressortir la grandeur, indiquent assez qu'un second et doublement grand malheur vient de fondre sur le monde. Le prophète montre en dernier lieu (IX, 20, 21) le résultat de cette plaie : L'humanité ne se convertit pas. Le monde qui a foulé aux pieds le salut et repoussé le christianisme est tombé dans un nouveau paganisme, plus incapable de toute repentance que le paganisme antique lui-même. Le trait caractéristique d'un monde idolâtre, c'est de préférer absolument les idoles dans lesquelles il se complaît, (v. 20) au Dieu vivant, « qu'il s'agisse au reste dit Grau, de l'idolâtrie antique, du culte des images au moyen âge ou du culte des génies de

la civilisation moderne, avec sa manie de statues et de monuments. » Le monde ne veut pas se convertir, le troisième malheur n'a plus qu'à venir.

Ici prend place un nouvel intermède (X, 1 à XI, 14) : le jugement s'accomplissant non pas à l'égard du monde, mais pour la maison de Dieu elle-même.

Un ange élevé en dignité offre en sa personne (l'arc-en-ciel et le feu) le mélange de rigueur et de grâce que présenteront les événements dont il va être parlé.

Le petit livre (de petite dimension et ouvert) offre un contraste complet avec le livre scellé que l'Agneau seul a pu ouvrir. Son contenu est le message rapporté XI, 1-14.

L'ange dénonce à haute voix ce qui va suivre. Et à sa voix répondent les sept tonnerres. Au moment où le voyant s'apprête à écrire, une voix du ciel l'en empêche. Ce n'est pas en effet sous la forme réservée au monde que l'Eglise de Dieu doit apprendre à connaître le jugement qui s'approche.

La vision XI, 1-14 est un résumé qui sera repris plus tard en détail, comme l'indique avec évidence la mention anticipée de la bête de la mer. Le temple mesuré et mis à part, c'est l'Israël converti des derniers jours, les cent quarante-quatre mille du chap. VII; ceux qui adorent à l'autel où a été immolé l'Agneau qui porte les péchés du monde, ce sont les chrétiens sortis du paganisme et qui se sont joints à Israël. Le parvis extérieur est réservé aux gentils qui le foulent. Ainsi la dernière séparation a eu lieu ; la grande diffusion extérieure du règne de Dieu a pris fin, les vastes cadres du christianisme national n'existent plus. Les peuples, comme peuples, cessent d'être chrétiens pour devenir la proie de l'Antichrist. Tel est le sort de quiconque n'a pas franchi le parvis du temple et n'appartient à l'Eglise que par les habitudes extérieures.

Seulement, au sein du monde redevenu païen, Dieu ne laisse pas de faire entendre sa voix. Deux témoins, sortis d'Israël (vers. 3), et qui rappellent Moïse et Elie, rendent un énergique témoignage que la nature elle-même appuie. (Vers. 6.) A leur voix, Israël se convertit, mais il se réalise une fois de plus que nul prophète ne meurt hors de Jérusa-

lem, devenue, avec la nouvelle Babylone, l'un des deux pôles du monde spirituel, et qui paraît être momentanément tombée aux mains de l'Antichrist (vers. 7-10), comme à l'époque de Jésus-Christ elle était tombée au pouvoir de César. Les prophètes succombent. C'est là le dernier triomphe du monde antichrétien, et la dernière épreuve de l'Eglise. Elle dure une demi-semaine, trois jours et demi correspondant aux trois ans et demi d'Elie. (Luc IV, 25 ; Jacq. V, 17.) Ce nombre est symbolique, cela va sans dire, et se retrouve dans les autres visions qui dépeindront les temps de la fin (XII, 14 ; XIII, 5) c'est la demi-semaine de répit accordée au monde, qui complète les trois ans et demi du ministère de Jésus et du précurseur et aboutit au sabbat final. Un événement d'une grande importance qui frappe Jérusalem (XI, 13) annonce aux croyants la fin de leurs maux, et à l'Antichrist la fin de son règne. La barrière est désormais infranchissable entre le lieu saint et la cour extérieure. Le troisième *malheur* qu'annonce la septième trompette est imminent. Mais ce couronnement, qui sera l'avènement de la gloire de Dieu et de son Christ (XI, 15 et suiv.), n'est qu'indiqué. Les visions qui viennent de se dérouler ont soulevé, sur les ennemis que rencontrera l'Eglise dans cette période finale, une multitude de questions qui trouveront une réponse dans ce qui va suivre.

Ainsi la portion suivante (XII, 1-XIV, 20) est destinée à nous faire connaître les grandes puissances hostiles entrevues plus haut, leur origine surnaturelle et leur forme terrestre et finale.

Pour être complet, il faudrait suivre l'auteur dans beaucoup de détails, car nous avons ici la clef même du livre. D'un autre côté, les points que nous touchons ayant d'ores et déjà épuisé, ou peut s'en faut, toute la sagacité des interprètes, quelques brèves indications suffiront pour orienter les lecteurs qui sont quelque peu au courant de la question apocalyptique.

La femme est la Jérusalem d'en haut, l'épouse idéale de Jéhovah (Ezéch. XVI) l'Israël spirituel dont l'histoire douloureuse est figurée par la crise de l'enfantement.

Le dragon est le diable. Ses sept têtes et ses dix cornes in-

diquent sa puissance terrestre. La scène retracée vers. 4 appartient à l'histoire anté-humaine, c'est la révolte de Satan.

L'enfant est le Messie dont la naissance, l'ascension et le retour sont indiqués, sans que les temps intermédiaires entrent en ligne de compte.

Satan est précipité sur la terre à la suite de la conversion d'Israël, par Michael, le champion du monothéisme, le défenseur du peuple juif, d'après Daniel. (X, 21.) Par la conversion du peuple, Satan perd le droit de l'accuser, il ne lui reste plus qu'à le persécuter. C'est à quoi il s'emploie avec fureur. Les faits retracés ici sont identiques avec la guerre aux saints qui a entraîné la mort des deux témoins. (XI, 7.) Une délivrance analogue à celle qui avait déjà été accordée à Israël au désert, lors de la sortie d'Egypte, quand Dieu l'a porté comme sur des ailes d'aigle (Ex. XIX, 4), lui est préparée ici (XII, 14). Satan se tourne contre les chrétiens que renferme encore le royaume de l'Antéchrist, et c'est ce nouvel ennemi que nous fait connaître la vision suivante. (XII, 18; XIII, 10.)

L'idée même de la Bête est empruntée à Daniel. C'est la nature humaine déchue, privée de la vie de Dieu pour laquelle elle avait été créée, et retombant sous l'empire des appétits purement brutaux que la puissance et même la civilisation terrestre ne peuvent que développer, du moment que la vie humaine est séparée de Dieu. Là est l'antithèse la plus complète avec la vraie vie humaine en Dieu telle qu'elle s'épanouit dans le Fils de l'homme. Cette bête, la bête romaine, reproduit la figure des quatre animaux de Daniel pour exprimer la pensée qu'elle épuise toutes les possibilités du développement humain. Avec la puissance romaine, qui a absorbé la civilisation grecque, nous nous trouvons au terme du développement des peuples. La puissance de l'humanité à produire un empire universel est épuisée. Les derniers jours (1 Jean II, 18) de l'humanité antique sont venus. Dans le césarisme ou dans un des Césars est apparu le second Adam tel que l'humanité naturelle est capable de l'enfanter.

Quel est cet être? C'est, nous dit l'auteur, ce que le chapitre XVII nous fera connaître avec plus de détails. Seule-

ment, et dès maintenant, il faut faire une remarque importante. Pour bien connaître la puissance à laquelle nous avons affaire, il importe de ne pas s'en tenir à sa simple apparition historique. Ç'a été l'erreur aussi bien de l'exégèse rationaliste que de celle qui veut expliquer l'Apocalypse par l'histoire. Il faut aller plus profond. De même que la vie de Jésus-Christ ne s'épuise pas dans les quelques années de son ministère terrestre, mais suppose ses origines divines et son retour, de même la connaissance profonde du mystère de l'iniquité relève à la fois du passé, du présent et de l'avenir. Le voyant contemple donc ici l'arrière-fond éternel, invisible, des événements dont l'histoire nous offre le tableau. Derrière le serpent du paradis, il y a le serpent ancien. Ainsi, dans les événements que nous suivons à l'aide de la prophétie, c'est le dragon qui, en tant que Dieu de ce siècle, conduit le développement antichrétien de ce monde et l'amène à son but.

« En quoi, dit Grau, consistera au juste le mystère de l'iniquité ? Consistera-t-il simplement à provoquer une renaissance du monde romain, le seul dont on puisse dire : Il était, il n'est plus, il sera de nouveau ? Non ! Il y aura dans la renaissance mystérieuse d'une des sept têtes frappées à mort un sujet d'inexprimable étonnement pour le monde. Toute religion vit de mystère et de miracle, et celle de l'Antéchrist ne saurait se passer de cet élément. »

Le chap. XVII nous montrera en quelque sorte en action cet élément surnaturel et mystérieux de la religion d'*en deçà* dont la seconde partie du chap. XIII nous présente le grand pontife sous les traits du faux prophète, la bête qui monte de la terre. Si la première bête, à la tête blessée à mort, forme l'antithèse de l'agneau immolé, le faux prophète complète, avec la bête et le dragon, la trinité diabolique des puissances ennemies de Dieu.

Cet être monte non pas comme la première bête, de la mer, c'est-à-dire du sein des peuples tourmentés par la tempête des guerres et des révolutions, mais de la terre; c'est-à-dire qu'il est le produit de forces en soi bienfaisantes, mais corrompues parce qu'elles ont été détournées de leur vraie destination, des forces de la civilisation, de l'industrie, de l'art, de la science.

Les deux cornes sont la fausse religion et la fausse science. Le personnage (ou la caste) que le voyant nous décrit ici ne tirera point de son propre fonds ce culte et ce savoir auxquels sa mission est d'initier ce monde; il n'est que l'agent et le propagateur du mystère qui résume la religion de l'Antichrist, et qui n'est autre, comme nous le verrons au chap. XVII, que la promesse faite à l'humanité, et tenue jusqu'à un certain point, de la délivrer de la tyrannie de la mort, en parvenant à créer, par la force même de l'homme, la *vie*. (Ce qu'indique, au vers. 2, la résurrection de la tête blessée à mort.) La puissance que le faux prophète tiendra de Satan par l'entremise de l'Antéchrist, résumera en elle-même ce mystérieux pouvoir pressenti par les légendes catholiques qui parlent de statues auxquelles il est donné de se mouvoir (vers. 15), ce pouvoir après lequel la science a en vain aspiré jusqu'ici : donner, créer la vie.

Fondé sur ce pouvoir devant lequel la science s'inclinera, le faux prophète établira une religion nouvelle, tout à la fois mystique et positive, la vraie religion de l'humanité divinisée, laquelle n'admettra ni compromis, ni tolérance. A l'unité d'un vaste empire, fruit d'une civilisation qui aura supprimé toutes les barrières, correspondra l'avènement d'une religion universelle excluant des privilèges de la civilisation quiconque prétendrait à professer une croyance libre. (Vers. 16, 17.)

Quant au nom de l'être entre les mains duquel le prophète voit ce pouvoir déposé (XIII, 18), Grau n'hésite pas à le reconnaître sous l'énigme du chiffre 666 dans celui de César Néron, faisant valoir après tant d'autres les raisons qui, il n'y a pas à le nier, donnent à cette solution un degré d'évidence dont nulle autre n'approche. Dans ce titre nous retrouvons au reste l'antithèse déjà si souvent signalée avec celui de Fils de l'homme. L'un et l'autre se composent d'un nom propre et d'un nom de dignité. Au titre orgueilleux de César, symbole de l'asservissement universel, correspond celui de Messie qui est l'expression de la vraie royauté. Au reste, l'avenir seul, ajoute l'auteur, donnera à cette interprétation son sens plein et entier, en marquant l'Antichrist futur d'un signe où l'Eglise reconnaîtra sans hésiter l'accomplissement de la prophétie.

Le chap. XIV forme un intermède dont l'explication n'offre pas de difficulté. C'est d'abord l'Eglise des derniers temps qui célèbre d'avance sa victoire, tandis qu'ailleurs l'Antichrist règne en maître incontesté. La séparation est donc complète et c'est ce que prononcent successivement les voix de plusieurs anges. (Vers. 6-13.) Ce qu'ils annoncent se voit ensuite réalisé symboliquement dans le double fait de la moisson et de la vendange : la première indique le sort des élus, la seconde celui des réprouvés.

Ici commence le cinquième cycle, celui des sept coupes et des jugements divins précédant immédiatement la fin. (XV, 1 à XX, 15.)

Ce cycle s'ouvre par une vision qui rappelle assez celle du commencement. (Chap. IV.) Nous y retrouvons la même mer de cristal. Cette substance que la lumière pénètre et traverse figure l'humanité sanctifiée, l'humanité idéale, telle que Dieu l'a voulue de toute éternité. Si ce cristal est mêlé de feu, c'est que cette élite humaine compte dans son sein les martyrs de la période de l'Antichrist. Mais cette glorification imminente de l'humanité selon Dieu, ne pouvait s'accomplir sans de terribles jugements. La demeure céleste se remplit du feu de la colère prête à se répandre et dont nulle créature ne saurait supporter l'éclat. (XV, 8.)

Tout ce qui suit nous introduit en plein règne de l'Antichrist. La terre ne forme plus qu'un vaste royaume où toute différence de religion et de civilisation a disparu. L'Eglise est rassemblée au désert, les témoins sont muets. L'idéal de la paix mondaine est atteint. Nulle pensée du monde d'au delà ne trouble cette quiétude. Le commerce, l'industrie, la civilisation fleurissent, comme le dépeint avec détails le chap. XVIII. Soudain, sur les murailles du nouveau palais de Belsatzar, une main invisible annonce et bientôt exécute les jugements qui se succèdent avec rapidité, les six premières coupes (XVI, 1-12), et dont les effets deviennent promptement insupportables sans d'ailleurs provoquer la repentance. La sixième coupe annonce un jugement d'une nature particulière, qu'un phénomène cosmique contribue à préparer, mais

qui appartient essentiellement à l'histoire politique. C'est le monde qui se charge lui-même de détruire son propre paradis par la destruction de Babylone. Le fait même n'est que signalé. Il sera représenté dans ses détails aux chap. XVII et XVIII.

Ici, suivant la manière observée déjà dans les précédentes visions, prend place entre la sixième et la septième coupe un épisode intermédiaire. De la bouche des trois personnages qui forment la triade satanique sortent trois esprits immondes, semblables à des grenouilles, caricature de l'Esprit-Saint « auquel ils ressemblent, dit l'auteur, comme une grenouille ressemble à une colombe. » Ce sont les inspirateurs de la dernière guerre qui précédera l'anéantissement de la puissance antichrétienne, mais en procurant à celle-ci un instant de triomphe. C'est le moment prophétisé par Jésus-Christ où la nuit est le plus épaisse. (Math. XXV, 1 et suiv.) La bataille se donne à Harmaguédon, dont le nom même fait pressentir l'issue du combat. Ce nom est un souvenir de défaite et de malheur (2 Rois XXIII, 29), et il indique ce triomphe momentané des ennemis de Christ, dont il a été parlé plus haut, le moment où les deux témoins ont été vaincus par la bête. (XI, 7.)

Mais alors survient la fin, qu'au reste la septième coupe (vers. 17) ne fait qu'indiquer. Les faits retracés (vers. 18-21) ne doivent donc pas se placer au dernier moment, puisqu'ils n'entraînent que l'endurcissement des hommes et non le jugement. Comme la grande vision (XVII et XVIII) qui va nous occuper, ils dépeignent une phase particulière de l'histoire des sept coupes.

Les deux chapitres dont nous venons de parler nous font connaître de plus près les mystérieux personnages qui offrent la clef de l'Apocalypse.

La description que le voyant nous donne de la cité qui porte le nom mystique de Babylone ne saurait présenter de difficultés. Les couleurs sous lesquelles il représente Rome, car il ne saurait s'agir d'autre chose, sont empruntées à la palette des prophètes dépeignant Tyr, Ninive et surtout Babel, la première et la dernière des grandes cités mondaines de l'Ancien Testament.

Rome apparaît sous les traits d'une femme, conformément à l'allégorie qu'emploient partout les prophètes. Par son vêtement écarlate et sa splendide parure, image de la gloire et des plaisirs de ce monde, elle fait un frappant contraste avec la femme du chap. XII, revêtue de la gloire céleste qui n'est visible qu'à la foi. Elle est en effet l'antithèse de celle-ci (et non pas, comme le veut Auberlen[1], sa dégénération : l'Eglise idéale devenant sur la terre la prostituée). La bête écarlate est évidemment la même que celle du chap. XIII. C'est à Rome, en effet, dont il a fait la capitale de son royaume, que l'Antichrist a réalisé sa pensée de fonder un empire universel, en réunissant par le moyen de la ruse et des intérêts mondains ce que le Fils de l'homme veut rassembler par la force de la vérité ; un seul troupeau sous un seul berger. C'est là qu'il inaugure le vrai paradis de ce monde.

Si la bête porte la femme, c'est que la puissance antichrétienne se fait la servante de la civilisation raffinée, orgueilleuse et voluptueuse que représente la grande cité, aussi longtemps du moins qu'elle y trouve son intérêt. La suite (vers. 16, 17 et chap. XVIII) nous fera voir que ces relations ne tarderont pas à s'altérer.

La question capitale est maintenant celle-ci : En quoi consiste le mystère de la femme et de la bête qui la porte ? Le prophète n'a pas en vue la Rome historique comme telle, il n'y aurait pas là, à proprement parler, de mystère. Cependant il ne déserte pas pour cela le terrain de l'histoire. Ce que les anciennes cités universelles, Babylone en particulier, avaient tenté, Rome l'a réalisé. Elle a absorbé en elle tous les peuples, toute leur civilisation, toute leur religion. Or le dernier mot de ce mystérieux et puissant développement, c'est la révolte contre Dieu, c'est l'antichristianisme, la guerre à Dieu. Le spectacle étrange que Rome, au premier siècle, offrait aux yeux de saint Jean, l'union d'une civilisation voluptueuse et brillante et de la plus atroce cruauté, est le spectacle que Rome offrira jusqu'au bout. La fin de toute civilisation humaine comme telle, c'est-à-dire

[1] *Der Prophet Daniel und die Offenbarung Johannis*, pag. 281 (troisième édition).

d'une humanité sans Dieu, telle que le péché l'a faite, ce n'est pas un mélange de christianisme et de paganisme, un humanisme christianisé, comme on se plaît souvent à l'espérer de nos jours ; c'est l'explosion des bas instincts de notre nature, accompagnée de persécutions violentes contre les témoins importuns qui parleront encore au monde de Dieu, de justice et de sainteté. La prospérité matérielle ne produit le bonheur que pour ceux que la bonté de Dieu amène à la repentance. En dehors de là, le fruit naturel de la prospérité terrestre, c'est l'adoration de la chair. Voilà la puissance indestructible qui tout ensemble est et n'est pas, puisque ce principe fondamental de l'antichristianisme ne se développera complètement qu'aux derniers jours. Voilà le mystère sans cesse renaissant que l'œil du voyant découvre sous la brillante civilisation représentée par la femme.

Nulle part ce progrès en arrière et en bas, qui fait aboutir la civilisation de la Grèce et de Rome aux pires écarts de la barbarie orientale, qui transforme l'humanité de Japhet en la bestialité de Cham [1], n'apparaît d'une manière plus éclatante et plus terrible que chez ces hommes à qui la civilisation a fait un pouvoir sans bornes, qu'elle a placés en quelque sorte à la tête de l'humanité, chez les empereurs romains. Mystère profond ! ces hommes ont bien commencé, leurs premiers pas ont été semés de promesses. Tibère annonçait un homme d'Etat plein de sagesse. Néron, au moment de signer un arrêt de mort, aurait voulu ne pas savoir écrire. Quelle est la mystérieuse fatalité qui fait aboutir tout cela aux passions les plus brutales, aux actes les plus insensés, à cette sorte de folie, spéciale à la race des Césars, que les médecins romains croyaient avoir découverte en Caligula ? Cette fatalité, c'est la puissance même que nous voyons ici à l'œuvre. C'est elle qui, à mesure que l'homme s'élève plus haut et qu'il prétend monter au rang des dieux, le fait descendre au rang de la brute. Que Néron se plaise à s'entendre appeler en Orient Zeus, Néron-Apollon, Sauveur du monde, le peuple qui acclame la

[1] Voir le développement de cette pensée dans un autre ouvrage de Grau signalé plus haut : *Ursprünge und Ziele*, etc., pag. 194-198.

brute divinisée salue en sa personne le second Adam à son image et s'écrie à sa manière : *Ecce homo.*

Mais le triomphe de la bête semble arrêté par le coup qu'elle même s'est porté. Néron est mort. C'est la plaie mortelle dont il est parlé. (XIII, 4.) Cinq sont tombés, un *est* (celui sous lequel Jean prophétise), le septième viendra, et la durée de ce septième se prolongera peut-être longtemps. Le peu de temps qui lui est assigné (XVII, 10) occupe en réalité toute l'histoire moderne. Ce sont les temps de la fin, les derniers temps dont parle saint Jean dans sa première épître. Quiconque a étudié la prophétie est familier avec ces manières de parler qui indiquent seulement qu'entre la première et la seconde venue de Christ il ne se produira pas de révélations nouvelles. Au reste, ces temps, où nous sommes, ne présentent autre chose que les transformations diverses des forces que le voyant a vues en action. Rien de spécifiquement nouveau ne s'est manifesté au sein de l'humanité.

L'apparition de la huitième tête n'aura lieu qu'au moment où le développement politique et historique du genre humain aura rendu possible les entreprises de l'Antéchrist. C'est ce que veut dire notre texte par la mention des dix rois (ou des dix royaumes), suivant le sens du chiffre dix, qui signifie un tout organique, le plein développement de la puissance politique d'ici-bas, soumise entièrement à la domination de l'Antichrist, qui en fera à son heure son instrument contre la brillante capitale. (Vers. 16.)

Comment s'expliquer ce dernier fait? C'est que les deux grandes figures que nous avons vues momentanément associées représentent deux formes essentiellement différentes de la corruption humaine destinées à entrer tôt ou tard en conflit. La cité que figure la femme c'est le péché à son stage inférieur, si l'on peut dire ainsi, capable encore de guérison, la convoitise et la volupté charnelles. Aussi la grande ville nous est montrée sous des traits encore humains, bien que dégradés, ceux d'une prostituée.

La Bête, au contraire, c'est le péché par excellence, la révolte orgueilleuse contre Dieu. Le pouvoir niveleur et absolu

de l'Antichrist, impatient de tous les obstacles, ne pourra supporter un centre de prospérité et de puissance indépendant de lui. En détruisant la grande ville qui a répandu le sang des martyrs, il accomplira à la fois la vengeance divine et démontrera la vanité de toute gloire et de toute jouissance cherchée en dehors de Dieu.

Reste à déterminer ce que veut dire la réapparition de la Bête, la résurrection de la tête blessée à mort. (XIII, 3 et XVII, 8.) Ici nous citerons textuellement Grau, que nous ne sommes pas encore sûr d'avoir bien compris. « Le texte nous présente ici clairement comme l'Antichrist reparaissant : Néron lui-même. Nous savons les objections qu'on peut faire à cette manière de voir. Il serait aisé de se contenter d'exprimer cette pensée générale que l'Antichrist sera une personnalité de l'avenir concentrant en elle le génie et l'impiété des premiers Césars. Mais le texte nous force d'aller plus loin et d'admettre le retour, grâce à la puissance de Satan et à son efficace de mensonge, d'une personnalité historique déterminée. Nulle ne se prête mieux à ce rôle que celle de Néron ; si cette personnalité est encore très peu sympathique à notre époque, il en faut seulement conclure que les temps de l'Antichrist ne sont pas encore venus. Mais comme il se trouvait après la mort de Néron bien des personnes qui souhaitaient sa réapparition, d'où la fable populaire de son retour, une renaissance du paganisme pourrait fort bien produire une réhabilitation de Néron [1]. Notre époque a bien essayé celle de Tibère ! » (Pag. 925.)

C'est ainsi que notre auteur tente de résoudre la grande énigme de l'Apocalypse. Il paraît admettre que, grâce à une intervention satanique, un homme parviendra à rendre la vie à un mort et que ce mort sera Néron. Cette réapparition fournirait au monde la preuve de cette double supposition sur laquelle il a besoin d'asseoir son rêve de bonheur terrestre, que d'une part il n'y a point de monde invisible, puisque ceux qui

[1] Le fait est que Renan, après avoir tracé de Néron un tableau peu flatteur, ne peut se défendre de quelque attendrissement sur « ce pauvre jeune homme, qui était loin d'être dépourvu de tout talent, de toute honnêteté. » (*L'Antéchrist*, pag. 314.)

ont quitté ce monde-ci ne sont pas hors de la portée de nos évocations ; et que, de l'autre, la mort n'est pas invincible. Seulement, faut-il voir là un fait réel, ou bien une tromperie satanique, une illusion ? Nous n'avons pas su trouver sur ce point le fond exact de la pensée de l'auteur. Les paroles suivantes de l'introduction à son commentaire sembleraient favoriser le dernier de ces deux sens :

« Au milieu des épines de ce monde, l'humanité cherche le paradis *d'en deçà*. Et, pour y arriver, elle a besoin d'une religion qui sanctifie et consacre son péché, et il faut aussi qu'elle écarte le plus sérieux des obstacles à son rêve de félicité terrestre : la mort.... Comme l'adoration de l'homme par l'homme constitue le dernier fond du péché, le péché d'orgueil diabolique, il sera permis à Satan d'offrir à l'humanité le dernier fond de l'illusion, de la repaître de la suprême tromperie.... Tous les efforts de l'humanité seront dirigés vers ce but : vaincre la mort. Et pourquoi donc, se demandera-t-elle, y aurait-il là une impossibilité? Si l'homme est sorti de la Bête, pourquoi ne deviendrait-il pas Dieu? Le darwinisme et le spiritisme, les deux grands mensonges de notre époque, et qui pourtant l'un et l'autre ne sont que l'altération d'une grande vérité, se donnent ici la main. La Bête-homme, victorieuse de la mort, trouvera aisément créance... Ce progrès, après lequel l'humanité soupire, s'incarnera dans le grand roi devant lequel le monde fléchira le genou. Ce sera l'un des Césars dont la science contemporaine a déjà commencé la réhabilitation et dont la simple résurrection dans le domaine de l'art ne pourra nous satisfaire longtemps. » (Pag. 833 *passim*.)

C'est ici qu'une critique exigeante trouverait à s'exercer, ou plutôt il y aurait sur tout cela une bonne page de théologie biblique à écrire. Pour le dire d'un mot, il nous paraît que l'auteur recule ici les limites du pouvoir assigné à Satan bien au delà de ce que semblent autoriser les passages de l'Ecriture les plus favorables à sa thèse. Mais nous ne voulons pas sortir de notre rôle de simple rapporteur et nous reprenons la marche des événements jusqu'à la fin du livre.

Le chap. XVIII nous fait assister à la ruine de Babylone, sans

que d'ailleurs le prophète s'arrête à décrire l'événement même. Recourant à un procédé qui a sa grandeur, il se borne à mettre dans la bouche des amants de Babylone, des marchands et des rois, la pompeuse description de son luxe, où l'on pourrait, comme le fait observer l'auteur, retrouver le vivant tableau d'une capitale moderne. A la vue de ces pompes succèdent brusquement le silence et la nuit qui règnent sur les ruines de la cité maudite.

Cette fin de Babylone est le premier pas du jugement définitif qui s'avance.

Tandis que la prostituée est dépouillée et réduite à néant, la vraie épouse se prépare pour l'hymen céleste. (XIX, 1-10.) On n'attend plus que le dernier acte de ce drame grandiose : la victoire sur l'Antichrist. C'est pour cela que le ciel s'ouvre et qu'apparaît, *monté sur le cheval du triomphateur, celui qui fit* un jour son entrée à Jérusalem sur une plus humble monture, et que le prophète a vu (chap. VI, 1) déjà une première fois, parcourir le monde pour le soumettre par la puissance spirituelle de la prédication. Aujourd'hui, il vient pour le jugement. (Vers. 11-21.)

Comme pour la ruine de Babylone, le prophète ne nous fait voir que l'issue de la bataille ou plutôt de l'événement décisif que dépeignent d'autres portions du Nouveau Testament et qu'il a lui-même indiqué précédemment. (Chap. VI, 12-17.) Un sort particulier, tout l'opposé de celui des deux témoins (XI, 12), frappe la Bête et le faux prophète, qui sont précipités dans les tourments de la seconde mort sans avoir passé par la première.

Alors commence une ère nouvelle pour la chrétienté et pour le monde. (XX, 1-10.)

L'obstacle au plein épanouissement du salut a été l'incrédulité d'Israël, l'instrument d'élite préparé pour la conversion des peuples. Mais cette incrédulité même n'a pas été sans profit pour les gentils. (Rom. XI, 11.) L'Evangile a fait la conquête des nations païennes jusqu'au moment où l'avènement de l'Antichrist est venu démontrer que sa force créatrice au sein du monde s'épuisait. Mais, à ce moment même, la con-

version d'Israël est venue comme renouveler sa puissance vitale et dès lors inaugurer une autre ère de l'histoire de l'humanité.

Le triomphe de l'Antichrist avait abouti à la formation d'un empire universel où toutes les puissances de l'humanité, l'église et l'école, la civilisation et le droit, le commerce et l'industrie, l'art et la science étaient subordonnés à un pouvoir hostile à Dieu. Ceux qui avaient refusé de porter son joug et n'avaient pas subi le martyre s'étaient vus contraints de chercher un asile dans un pays de refuge ayant pour centre Jérusalem, devenue une grande ville, l'antithèse de Rome. (XI, 8 ; XVI, 19.)

L'Antichrist vaincu, la marche de l'histoire reprend, mais dans une direction nouvelle. La tentative de grouper les peuples en une monarchie universelle a échoué. « Le grand mensonge de l'Antichrist s'est brisé comme une bulle de savon au souffle de Christ. » (2 Thes. II, 8.) Mais de cet effort manqué il est demeuré ceci : que les nationalités particulières ont disparu ; il ne reste plus que l'humanité. Au terme de son histoire, celle-ci offre l'aspect qu'elle présentait à ses débuts. Il n'y a plus de peuples. Dès lors le pouvoir appartient naturellement à la seule organisation qui subsiste, à l'Eglise ; c'est ce que veulent dire les trônes. (XX, 4.) C'est aussi pourquoi Jérusalem est appelée (vers. 9) « le camp des saints. »

On peut comparer cette période intermédiaire entre le siècle présent et le siècle à venir aux quarante jours entre la Résurrection et l'Ascension. Les analogies que le sujet comporte jettent quelque jour sur ce que sera en ces temps l'état de l'Eglise et du monde.

La première possédera les privilèges qui ont été accordés aux disciples avant l'ascension de leur maître. Elle jouira de la présence du Ressuscité et par lui des puissances du siècle à venir. Par la *première résurrection* (XX, 5), qui embrassera tous ceux qui seront morts en Christ, l'Eglise glorifiée s'associera au triomphe de celle qui sera encore sur la terre. Toutefois, pas plus que dans la période de l'histoire évangélique dont nous avons parlé, cette présence de Christ et des

siens sur la terre ne sera un fait permanent. Ce sera plutôt un échange de relations, nécessairement intermittentes et qui demeureront inconnues au monde. Ce sera un nouveau pas en avant vers la pleine communion de Christ avec les siens et des siens entre eux. Ce sera sans doute aussi un acheminement à la glorification de la nature, à la palingénésie dont la promesse est renfermée dans Math. XXVI, 29. Le pardon des péchés commémoré dans la cène, et qui est la grâce la plus indispensable à l'Eglise d'avant la parousie, trouvera son couronnement dans le renouvellement impliqué dans la parole de l'institution qu'on vient de rappeler. C'est alors aussi que la terre en général et en particulier la Palestine verront réaliser des promesses comme Esa. XXXV, 1. On peut croire que cette modification dans la constitution physique du pays sera en rapport avec la grande commotion. (XVI, 19.)

Enfin, toutes les sphères de l'activité humaine, depuis le commerce et l'industrie jusqu'aux beaux-arts, seront mises au service de Dieu, en même temps qu'une effusion exceptionnelle de l'esprit (Joël III) viendra développer et harmoniser la vie intérieure de l'Eglise. La mort elle-même cessera d'être pour les enfants de Dieu un dépouillement douloureux, pour devenir « l'absorption de ce qui est mortel par la vie, » dont parle saint Paul. (2 Cor. V, 4.)

Tel sera le dernier temps de grâce donné au monde dont l'évangélisation, avec Israël pour instrument, marchera à pas de géants, toutefois sans que nulle contrainte soit exercée. Quiconque voudra se dérober à l'influence de la vie divine le pourra encore. Il est vrai qu'à l'inverse de ce qui se passait durant la période de l'Antichrist, où les vrais croyants devaient s'enfuir au désert, c'est-à-dire consentir à se voir repoussés de la communion sociale, ce sont les ennemis de Christ et de son règne qui se trouveront par la force des choses en dehors de la civilisation. C'est qu'après l'expérience faite, nulle tentative de restaurer le règne de l'Antichrist en fondant une civilisation sans Dieu ne sera durable ni possible, la puissance dissolvante de l'égoïsme suffisant à elle seule à s'y opposer, et la seule forme que puisse revêtir l'agglomération des ennemis de Dieu

sera celle de ces hordes nomades dont nous parle l'Ancien Testament sous le nom de Gog. (XX, 8.)

Mais ces éléments, quoique désorganisés, subsistent et ils sont à la disposition de Satan qui n'est que lié pour un temps. Son influence trouvera de nouveau l'occasion d'agir quand le temps de grâce accordé à l'humanité sera arrivé à son terme. Ces hordes confuses et sans lien vivant seront un instrument approprié à l'esprit de celui qui ne sait que nier et détruire. Elles assiégeront Jérusalem, mais cette tentative aura épuisé la force du mal. Elles succombent, et le Diable, qui a rendu dans l'économie divine les services qu'il devait rendre, va rejoindre dans le feu éternel ses anciens alliés, la Bête et le faux prophète.

A cette dernière défaite succède le jugement universel. La manifestation encore à demi voilée de la gloire de Christ, telle que la présentait le règne de mille ans, fait place au plein éclat de sa majesté (XX, 11), qui peu à peu transforme la nature elle-même. La pluie de feu qui détruit les armées de Gog et Magog est sans doute une des phases de cette transformation du monde physique. Le jugement précède le dernier acte de cette glorification de notre monde. La seconde résurrection embrasse tous ceux qui n'ont pas eu part à la première, c'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas morts en Christ. (Vers. 12.) Cependant, au nombre de ces derniers, il s'en trouve (ceux qui ont écouté la voix de Dieu, que ce soit dans la loi de Moïse, dans la nature ou dans la conscience) qui sont prêts pour recevoir la manifestation de Christ. Leurs noms se trouvent dans le livre de vie. Les autres sont jetés dans l'étang de feu. Il ne saurait y avoir de place pour eux dans le monde nouveau que nous fait contempler une dernière vision. (XXI, 1 à XXII, 5.)

Ce monde nouveau est né dans les douleurs d'enfantement qui ont commencé avec les crises physiques que marquent les sept coupes et qui finissent dans les grands bouleversements accompagnant le jugement. Toutefois Dieu agit dans le domaine de la nature comme il fait à l'égard de l'humanité. Il épure au travers du feu, il ne détruit pas ; le monde nouveau n'est que l'ancien monde ressuscité.

Il a pour centre la nouvelle Jérusalem, non plus celle de l'histoire, ni celle du millénium, mais une cité nouvelle qui descend d'auprès de Dieu, c'est-à-dire que la perfection est atteinte ici-bas, que tout ce qui s'oppose à la manifestation de Dieu a disparu, et que la terre peut devenir la sainte demeure de Dieu avec les hommes. La description de cette ville (XXI, 9 à XXII, 5) n'est pas un hors-d'œuvre. Il fallait qu'au tableau de Babylone la prostituée répondît l'image glorieuse de la cité élue, l'épouse de l'Agneau.

Tout au reste dans la description de la ville est symbolique, ses dimensions colossales, sa forme extraordinaire, la hauteur et l'épaisseur de ses murs, les pierres précieuses qui forment les fondements ou entrent dans la structure de ses murailles, l'absence de temple, ses habitants et leurs relations avec les nations et les rois de la terre; et ce fleuve de vie qui, à la fin de l'Apocalypse, répond au fleuve d'Eden dont nous parle la première page de l'Ancien Testament, et ces serviteurs de l'Agneau, rois et vainqueurs au sein d'un paradis où nulle tentation, nulle chute ne les menace plus.

Tel est le livre que le voyant reçoit l'ordre de garder ouvert pour l'Eglise, qui a le devoir de le sonder (XXII, 10), et par conséquent le légitime espoir de le comprendre. Ainsi l'Apocalypse se clôt sur cette assertion qui ne peut paraître étrange qu'à ceux qu'ont fourvoyé de fausses habitudes d'interprétation : qu'elle est un livre d'une utilité permanente pour l'Eglise, un livre compréhensible, c'est-à-dire nécessairement un livre pratique. Voilà, si nous voulons écouter le voyant lui-même, l'indication qu'il donne aux interprètes futurs sur la méthode à suivre pour comprendre son œuvre et pour en profiter. Et c'est bien là, remarquons-le, ce qu'ont toujours senti d'instinct les âmes simples qui persistaient à s'en édifier, en dépit des systèmes compliqués des théologiens qui semblaient parfois calculés pour en bannir toute édification. Elles ont toujours senti qu'il y avait là tout autre chose que les rêves exaltés d'une imagination surchauffée, les espérances de revanche à bref délai du sectaire, ou les malédictions et les étroitesses du judéo-chrétien irrégénéré. Sous ces images grandioses, par-

fois étranges, dont une exégèse sérieuse rend compte en appelant toute la Bible à son aide, elles ont toujours discerné, entrevu tout au moins une pensée vivante et éternelle, sainte et divine, qu'à l'exemple de Gœthe, dont nous avons reproduit la remarquable parole, elles saisissaient par le cœur sans savoir d'ordinaire la formuler d'une manière bien rigoureuse. Laissées à elles-mêmes et non pas circonvenues par une méthode d'interprétation qui se recommande, dans nos pays du moins, de la tradition, de l'habitude et de l'autorité, ces mêmes âmes simples n'auraient éprouvé que de la défiance à l'endroit du système qui prétend retrouver dans l'Apocalypse toute l'histoire profane ou ecclésiastique, et que pour cette raison on a décoré du nom de méthode historique. Bien peu historique pourtant, puisque en faisant du dernier livre du Nouveau Testament un récit anticipé des événements futurs, elle s'interdit de chercher dans ceux du temps la clef du livre ! Or ce point de vue apparaît de plus en plus insoutenable, antipathique à toute notre manière de comprendre la révélation. De plus en plus, en se familiarisant avec le contenu du livre, en l'éclairant, mais dans le vrai sens du mot, par l'histoire, on sent que la vérité est bien là où l'avait entrevue le bon sens génial de Bossuet et où l'ont mise en lumière les moyens d'investigation dont dispose la critique moderne. Ce dont le voyant est parti, c'est de ce qu'il a eu sous les yeux. Ici, comme partout, la prophétie pose le pied à terre. De là, il est vrai, elle s'élève dans le ciel, mais, comme la flèche de la cathédrale gothique, sur une base large et solide ; elle ne flotte pas dans les airs comme un aérostat au gré de tous les souffles d'interprétation.

Si l'école critique, à force de relever ce point essentiel, a méconnu l'autre élément que nous avons revendiqué précédemment et que la conscience chrétienne retrouve dans l'Apocalypse, la valeur permanente, religieuse, éternelle de ce livre, ce n'est pas une raison pour méconnaître ce qu'il y a de vrai et de fécond dans sa méthode, et on ne peut qu'être reconnaissant aux théologiens bibliques qui savent mettre cette arme au service d'une foi vivante et d'un saint respect pour les Ecritures. Telle est l'originalité, tel est le mérite de la tentative de

Grau. A-t-il réussi dans ce consciencieux effort d'accorder des exigences que nous sommes accoutumés à voir s'exclure? Toutes réserves faites sur beaucoup de points de détails, il nous semble qu'on ne saurait refuser à son livre l'éloge de constituer l'une des plus loyales et peut-être la plus énergique des tentatives faites par la théologie croyante pour sauvegarder à la fois l'intérêt historique et la valeur religieuse de l'Apocalypse.

H. NARBEL.